

Georges Perec

Ellis Island



P.O.L

Extrait de la publication

Ellis Island

Georges Perec

Ellis Island

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

En 1978 l'Institut National de l'Audiovisuel confia à Georges Perec et à Robert Bober, sur une idée de celui-ci, le soin de réaliser un film sur Ellis Island. Ceux-ci allèrent sur place, à New York, une première fois procéder aux repérages, puis y retournèrent en 1979 effectuer le tournage de ce qui devait devenir « Récits d'Ellis Island, Histoires d'errance et d'espoir », film en deux parties (« L'Ile des larmes », et « Mémoires »), dont la première diffusion eut lieu sur TF1 les 25 et 26 novembre 1980. Ce film est actuellement disponible en vidéocassette aux éditions du Seuil.

En 1980 les éditions du Sorbier et l'Institut National de l'Audiovisuel firent paraître le texte que Georges Perec avait écrit ainsi que celui des interviews qui constituaient la deuxième partie du film. Des photographies d'époque et des photographies de tournage y furent jointes.

En 1994 les éditions P.O.L et L'Institut National de l'Audiovisuel rééditèrent, sous forme d'un album dont la conception fut confiée à Jean Lagarrigue, les textes publiés en 1980 aux éditions du Sorbier. De nombreux documents et photographies, dont certains avaient été réunis par Georges Perec et Robert Bober dans leur « journal de tournage », ainsi que des reproductions du manuscrit original furent adjoints à cette édition.

La présente édition, conçue par Madame Ela Bienefeld, renonce délibérément aux interviews. Elle privilégie le texte afin de souligner l'importance qu'a eue pour Georges Perec sa confrontation avec le lieu même de la dispersion, de la clôture, de l'errance et de l'espoir.

© P.O.L éditeur, 1995

ISBN : 2-86744-482-9

à la mémoire de Madame Kamer

*Notre pays à nous, c'est
ce maigre rivage où nous voici jetés*

Jean-Paul de Dadelsen

Jonas

I

L'Île des larmes

A partir de la première moitié du XIX^e siècle, un formidable espoir secoue l'Europe : pour tous les peuples écrasés, opprimés, opprésés, asservis, massacrés, pour toutes les classes exploitées, affamées, ravagées par les épidémies, décimées par des années de disette et de famine, une terre promise se mit à exister : l'Amérique, une terre vierge ouverte à tous, une terre libre et généreuse où les damnés du vieux continent pourront devenir les pionniers d'un nouveau monde, les bâtisseurs

d'une société sans injustice et sans préjugés. Pour les paysans irlandais dont les récoltes étaient dévastées, pour les libéraux allemands traqués après 1948, pour les nationalistes polonais écrasés en 1830, pour les Arméniens, pour les Grecs, pour les Turcs, pour tous les Juifs de Russie et d'Autriche-Hongrie, pour les Italiens du Sud qui mouraient par centaines de milliers de choléra et de misère, l'Amérique devint le symbole de la vie nouvelle, de la chance enfin donnée, et c'est par dizaines de millions, par familles entières, par villages entiers que, de Hambourg ou de Brême, du Havre, de Naples ou de Liverpool, les immigrants s'embarquèrent pour ce voyage sans retour.

Pendant plusieurs dizaines d'années, l'ultime étape de cet exode sans précédent dans l'histoire de l'humanité fut, au terme d'une traversée le plus souvent effectuée dans des conditions épouvantables, un petit îlot nommé Ellis Island, où les services du Bureau fédéral de l'Immigration avaient installé leur centre d'accueil. Ainsi, sur cet étroit

banc de sable à l'embouchure de l'Hudson, à quelques encablures de la statue de la Liberté alors toute récente, se sont rassemblés pour un temps tous ceux qui, depuis, ont fait la Nation américaine.

Pratiquement libre jusque vers 1875, l'entrée des étrangers sur le sol des États-Unis fut progressivement soumise à des mesures restrictives, d'abord élaborées et appliquées à l'échelon local (autorités municipales et portuaires), ensuite regroupées au sein d'un Secrétariat à l'Immigration dépendant du gouvernement fédéral. Ouvert en 1892, le centre d'accueil d'Ellis Island marque la fin d'une émigration quasi sauvage et l'avènement d'une émigration officialisée, institutionnalisée et, pour ainsi dire, industrielle. De 1892 à 1924, près de seize millions de personnes passeront par Ellis Island, à raison de cinq à dix mille par jour. La plupart n'y séjourneront que quelques heures ; deux à trois pour cent seulement seront refoulés. En somme, Ellis Island ne sera rien

d'autre qu'une usine à fabriquer des Américains ⁽¹⁾, une usine à transformer des émigrants en immigrants, une usine à l'américaine, aussi rapide et efficace qu'une charcuterie de Chicago : à un bout de la chaîne, on met un Irlandais, un Juif d'Ukraine ou un Italien des Pouilles, à l'autre bout — après inspection des yeux, inspection des poches, vaccination, désinfection — il en sort un Américain. Mais en même temps, au fil des années, les conditions d'admission deviennent de plus en plus strictes. Petit à petit, se referme la *Golden Door* de cette Amérique fabuleuse où les dindes tombent toutes rôties dans les assiettes, où les rues sont pavées d'or, où la terre appartient à tous. En fait, à partir de 1914, l'émigration commence à s'arrêter, d'abord à cause de la guerre, ensuite à cause d'une série de mesures discriminatives qualitatives (*Literacy Act*) et quantitatives (*quotas*) interdisant pratiquement l'entrée des États-Unis à ces « rebuts misérables » et à ces « masses entassées » que, selon Emma Lazarus, la

(1) 70% des immigrants venant d'Europe passaient par New York.

statue de la Liberté invite à venir. En 1924, les formalités d'immigration seront confiées aux consulats américains en Europe, et Ellis Island ne sera plus qu'un centre de détention pour les émigrants en situation irrégulière.

Pendant et immédiatement après la Seconde Guerre mondiale, Ellis Island, allant jusqu'au bout de sa vocation implicite, deviendra une prison pour les individus soupçonnés d'activités anti-américaines (fascistes italiens, Allemands pro nazis, communistes ou présumés tels). En 1954, Ellis Island sera définitivement fermé. C'est aujourd'hui un monument national, comme le mont Rushmore, l'*Old Faithful* et la statue de Bartholdi, administré par des Rangers coiffés de chapeaux scouts qui le font visiter, six mois par an, quatre fois par jour.

Tous les émigrants n'étaient pas obligés de passer par Ellis Island. Ceux qui avaient suffisamment d'argent pour voyager en première ou en deuxième classe étaient rapidement inspectés à

L'ÎLE DES LARMES

bord par un médecin et un officier d'état civil et débarquaient sans problèmes. Le gouvernement fédéral estimait que ces émigrants auraient de quoi subvenir à leurs besoins et ne risqueraient pas d'être à la charge de l'État. Les émigrants qui devaient passer par Ellis étaient ceux qui voyageaient en troisième classe, c'est-à-dire dans l'entrepont, en fait à fond de cale, au-dessous de la ligne de flottaison, dans de grands dortoirs non seulement sans fenêtres mais pratiquement sans aération et sans lumière, où deux mille passagers s'entassaient sur des paillasses superposées. Le voyage coûtait dix dollars dans les années 1880 et trente-cinq dollars après la guerre de 1914. Il durait environ trois semaines. La nourriture consistait en pommes de terre et en harengs.

Toute une série de formalités avaient lieu au cours de la traversée ; elles étaient à la charge des compagnies de navigation qui étaient en quelque sorte responsables des passagers qu'elles embarquaient puisqu'elles devaient payer les frais de

ce que moi, Georges Perec, je suis venu questionner ici,
c'est l'errance, la dispersion, la diaspora.
Ellis Island est pour moi le lieu même de l'exil,
c'est-à-dire
le lieu de l'absence de lieu, le non-lieu, le
nulle part.
c'est en ce sens que ces images me concernent, me
fascinent, m'impliquent,
comme si la recherche de mon identité
passait par l'appropriation de ce lieu-dépotoir
où des fonctionnaires harassés baptisaient des
Américains à la pelle.
ce qui pour moi se trouve ici
ce ne sont en rien des repères, des racines ou des traces,
mais le contraire : quelque chose d'informe, à la
limite du dicible,
quelque chose que je peux nommer clôture, ou scission,
ou coupure,
et qui est pour moi très intimement et très confusément
lié au fait même d'être juif



10 €
936222-4
ISBN : 2-86744-482-9
04-2005



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS